

Michael Kelly



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 2 - 2009

pp. 5-9

## Regards sur l'entente culturelle

Ce deuxième numéro de *Synergies Royaume-Uni et Irlande* jette un regard croisé sur l'entente entre la France et les îles britanniques dans le domaine de la culture. Il s'articule d'abord autour de l'Exposition franco-britannique de 1908, conçue à la fois comme grand spectacle populaire et comme l'expression culturelle de l'entente cordiale qui venait de se nouer entre la France et le Royaume-Uni. Ensuite une réflexion se développe sur les rapports culturels entre la France et l'Angleterre au temps difficile de la deuxième guerre mondiale. Et enfin une analyse d'Outre-Manche propose une interrogation de la diversité linguistique en Irlande. C'est donc une richesse culturelle à

En premier lieu, une dizaine d'articles interrogent les dimensions culturelles de ce grand divertissement de la White City que fut l'Exposition franco-britannique de 1908. La contribution de Debra Kelly et Tom Jackson cherche à 'situer' la mémoire et les traces de l'Exposition en premier lieu dans l'espace géographique contemporain de Londres, et puis dans 'l'espace' plus large, d'une contribution à l'histoire sociale and culturelle. Ils interrogent la 'memory-value' ('valeur-mémoire') de l'Exposition au moment de son centenaire à travers une analyse des messages écrits au dos des cartes postales envoyées de la "White City".

Michel Rapoport évoque les maîtres de l'Exposition, Imre Kiralfy et Isidore Spielmann, tous deux issus de l'immigration juive d'Europe centrale. Kiralfy, impresario et homme d'affaires, transforme l'esprit des expositions internationales, l'orientant vers la consommation de loisirs. Spielmann, quant à lui, joué un rôle clé dans l'organisation des expositions artistiques et dans un esprit de confrontation avec la France, il fait de la British Fine Art Section de la Franco-British la vitrine de l'art britannique.

Florence Bourillon analyse les services de la Ville de Paris, très présents à l'exposition londonienne, à travers des documents de travail, gravures, lithographies, photographies, et objets produits. Paris se présente ainsi en modèle aux autres métropoles européennes dans les domaines de l'assainissement et

de l'approvisionnement en eau, de la gestion fiscale, des parcs et jardins et de la scolarisation. La défense de son histoire et de son patrimoine constitue l'un des enjeux qui s'affirme avec la Commission municipale du Vieux Paris et le renouveau de la Bibliothèque historique. Le tout est « mis en scène » dans les salons du « Palais parisien ».

Jean-Yves Mollier constate que les éditeurs, les imprimeurs et les patrons de presse français accueillirent avec enthousiasme, en 1907, l'idée de venir exposer à Londres, l'année suivante, les plus belles réalisations de leur industrie et de se mesurer, amicalement, avec leurs homologues britanniques, comme ils le faisaient régulièrement, lors des Expositions universelles depuis 1873. Or si l'on put comptabiliser cinquante-deux éditeurs français présents à l'exposition londonienne, seuls quatre Britanniques les imitèrent, Oxford et Cambridge University Press essentiellement. C'est donc à essayer de comprendre et d'expliquer ce paradoxe que s'essaie cet article.

Martyn Cornick présente l'œuvre de Matilda Betham-Edwards, qui expliquait les Français la culture et la société françaises au public britannique dans les revues, les magazines et les livres. Un mois avant l'ouverture de l'Exposition franco-britannique à la White City de Londres, pour marquer sa longue carrière et ses services au rapprochement franco-britannique, il fut annoncé que Betham-Edwards serait honorée d'une présentation de ses livres. Son œuvre fut appréciée de son vivant tant par les autorités que par son audience, et la façon dont elle représentait les Français aux Britanniques contribuait visiblement à l'Entente cordiale.

Avec Michel Leymarie, nous découvrons la place donnée dans l'Exposition aux pavillons coloniaux des deux nations. Ceux-ci ont pour objectif d'instruire et de divertir, en mettant en valeur la diversité, la richesse, l'éloignement des possessions d'outre mer, ainsi que l'exotisme des colonisés au regard des puissances occidentales. Si la dimension informative et éducative est donnée comme essentielle dans les pavillons coloniaux, de nombreuses attractions sont très présentes, notamment les villages indigènes, des reconstitutions et les manèges de foire, dont le fameux Flip-Flap. Dans la présentation des peuples dominés, on note une gradation, une hiérarchie.

La thématique coloniale est poursuivie par Berny Sèbe, qui rend compte de la place que les héros coloniaux ont occupée dans l'imaginaire français et britannique à cette époque. Aux explorateurs (Caillié, Laing, Richardson, Livingstone, Duveyrier) et aux philanthropes (Wilberforce, Lavigerie, Savorgnan de Brazza) ont succédé les conquérants (Gordon, Roberts, Kitchener, Faidherbe, Marchand), eux-mêmes remplacés, la phase de conquête achevée, par les « proconsuls » (Lugard, Lyautey). Il examine les processus socio-économiques, culturels et politiques qui ont permis l'émergence de ces « célébrités » de l'aventure coloniale.

Charlotte Ribeyrol se penche sur les avant-gardes et arrière-gardes artistiques au temps de l'Exposition. Plusieurs éléments y surprennent par leur parti pris de non-modernité. Les peintures académiques, mythologiques ou de paysages

classiques prédominent largement tant dans la partie anglaise que dans la section consacrée à la France. Pour le British Committee, l'objectif est de redorer le blason de l'art anglais qui aurait souffert de la comparaison avec l'art français, grand favori du public. Ces représentants de l'art anglais veulent s'imposer avec une histoire fameuse - de William Hogarth à Edward Poynter - sans s'attarder sur des productions plus subversives et plus contestées. On interroge d'une part la tentative d'« académisation » des avant-gardes et d'autre part le rapport souvent paradoxal des nouveaux courants artistiques.

David Drake évoque l'entrée en scène dès juillet 1905 du gentleman-cambioleur Arsène Lupin. Ses premières aventures apparaissent à un moment où Sherlock Holmes, déjà le personnage du roman policier le plus connu outre-manche, jouissait d'une grande popularité en France. Maurice Leblanc, créateur de Lupin, met en scène une première rencontre entre Holmes, désormais nommé Herlock Sholmès, et Lupin, qui s'affrontent plusieurs fois par la suite. On voit que par une pratique de regards croisés le détective privé anglais le gentleman-cambrioleur français ont plus de points en commun que l'on n'aurait pu penser à première vue.

A l'instar des relations politiques et culturelles, Agnès Tachin montre comment l'Exposition de 1908 devait renforcer l'Entente cordiale sur le plan économique. Elle montre comment les milieux dirigeants français ont mené, à la faveur de cette grande manifestation, une campagne de sensibilisation pour changer les représentations et les pratiques dans le domaine commercial, espérant ainsi renforcer les échanges entre les deux pays. Si les rivalités traditionnelles et les tensions internationales ont limité les effets de cette action, en mettant en miroir les deux grandes puissances, l'Exposition a accéléré en France une prise de conscience sur la nécessité d'avoir une représentation commerciale outre-manche, capable de rivaliser avec les grands concurrents européens sur les marchés britanniques.

Diana Cooper-Richet complète la réflexion sur l'Exposition de 1908 en évoquant l'ambivalence des rapports qu'entretiennent la France et l'Angleterre, clairement mise en évidence par les organisateurs français de l'Exposition. S'ils jugent favorablement le climat instauré par la signature de l'Entente cordiale quatre ans plus tôt, ils ne renoncent pas pour autant à jouer la concurrence commerciale dans un esprit d'émulation réciproque. Le Rapport général de l'Exposition en porte l'éloquent témoignage.

Une trentaine d'années plus tard, la deuxième guerre mondiale pose des défis considérables pour ceux qui s'attachent à maintenir les liens d'amitié des deux côtés de la Manche. Michel Rapoport constate que l'entrée en guerre s'accompagne d'une mobilisation des intellectuels dont témoignent dès 1940 la naissance de nouvelles revues parmi lesquelles *The Penguin New Writing* de John Lehmann, et *Horizon* de Cyril Connolly. La France est très présente dans ces deux revues, sous les formes les plus diverses, de la traduction de textes d'auteurs français à des articles de critique en passant par des témoignages sur la situation de la France durant la guerre et à la Libération. Si les deux revues se livrent à une aimable concurrence, l'une comme l'autre témoignent d'une

francophilie évidente dans ces années noires et font découvrir aux britanniques la vitalité créatrice de la France.

Christine Okret-Manville examine l'élaboration d'une politique de promotion de la culture britannique en France, qui se révèle tardive. Pragmatique et ponctuelle dans l'entre-deux-guerres, cette politique d'action culturelle se transforme pendant la Seconde Guerre mondiale en expérience de relations culturelles fondée sur l'appui psychologique apporté aux réfugiés. Désigné comme élément central du dispositif de promotion culturelle britannique en France à partir de 1943, le British Council doit prendre en charge l'essentiel des activités menées et s'efforcer de coordonner son action avec celle d'autres organismes intégrés dans ce schéma : l'Institut britannique à Paris et la B.B.C. Son existence à long terme reste toutefois précaire et la légitimité de son action en France est mal assurée, sa coopération avec l'Institut britannique reposant sur des bases fragiles.

Audrey Bonnéry s'étonne que la Compagnie de radiodiffusion britannique n'hésite pas à présenter le maréchal Pétain à la tête de la résistance passive française. Selon un discours très protecteur à l'égard du chef de l'État, sa dénonciation du régime de Vichy demeure tardive. Ce n'est qu'au printemps 1942 avec le retour de Pierre Laval au pouvoir qu'elle durcit le ton. Ce qui surprend, c'est la manière dont Pétain continue d'être exclu de la critique malgré l'attaque du gouvernement de Vichy et de sa politique intérieure. En fait, la BBC utilise l'opinion maréchaliste pour rassembler autour de la lutte contre l'ennemi allemand. Un tournant tardif s'opère toutefois au cours de l'été 1943 quand le maréchal est enfin dénoncé comme l'un des principaux responsables des horreurs du régime et de la collaboration, au moment de la reconnaissance officielle par la Grande-Bretagne et par la BBC du Comité français de libération nationale nouvellement créé sous la coprésidence des généraux de Gaulle et Giraud.

Pour terminer notre revue, nous nous tournons vers les questions linguistiques qui surgissent en Irlande. Ronan Barré pose des questions à ceux qui soutiennent la nécessité de promouvoir la diversité linguistique et de protéger les langues menacées de disparition, comme les langues celtiques dans les îles britanniques. Selon lui, le consensus au sein de la communauté scientifique et repris par des organisations défendant les langues minoritaires, s'appuie néanmoins sur un certain nombre de présupposés théoriques fragiles. Tout d'abord, le recensement des langues parlées sur la planète, tel qu'il est organisé par des organismes comme SIL International, pose le problème de l'identification de l'entité « langue ». Ensuite, les linguistes ont développé une dialectique, qualifiée ici d'« écolinguistique », qui établit un parallèle contestable entre langues et espèces vivantes et omet la dimension éminemment sociale du langage. Enfin, l'utilisation par les militants ou des organisations internationales comme l'UNESCO et le Conseil de l'Europe d'une rhétorique sur la conservation du patrimoine linguistique de l'humanité néglige de prendre en compte les locuteurs qui sont, en définitive, les principaux acteurs des changements de langue.

En présentant cet ensemble d'études, *Synergies RUI* cherche à stimuler la réflexion comparative. Cela s'exprime en partie dans la comparaison explicite entre les activités culturelles, et en partie dans le regard porté sur la langue et la culture de l'autre. Ce « regard de l'étranger », étant dans notre revue un regard réciproque, contribue de façon pratique à avancer le dialogue entre les cultures, et à approfondir notre sens de la diversité et de la richesse intellectuelle qu'elle apporte au niveau humain.

Les communications ainsi rassemblées sont aussi le fruit de collaborations franco-britanniques importantes, et nous tenons à remercier ici les personnes et les organisations qui ont apporté leur contribution. Nous remercions le service culturel de l'Ambassade de France qui a donné un soutien pratique à plusieurs niveaux tant pour la préparation de ce numéro spécial que pour la création de notre revue *Synergies RUI*. Nous avons beaucoup apprécié l'apport de l'Institut français du Royaume-Uni pour dans la préparation et dans l'organisation du colloque sur l'Exposition de 1908. Nous avons tous profité de soutiens universitaires, et je tiens à remercier surtout l'Arts and Humanities Research Council, l'université de Southampton, l'Institut Jean-Baptiste Say de l'université Paris-XII-Val de Marne, et le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'université de Versailles-Saint-Quentin en Yvelines. Ils ont tous offert des soutiens précieux, comme l'ont fait la Communauté d'agglomération de Saint-Quentin en Yvelines, qui a donné une subvention pour le colloque, et les champagnes Moët & Chandon qui ont offert une participation que tous les participants ont appréciée. En tant que Rédacteur-en-chef, je voudrais tout particulièrement remercier Christine Guilfoyle, qui a été mon bras droit dans l'organisation du colloque, et Elnor Spearing qui m'a tant aidé dans la préparation de ce numéro.

*Michael Kelly*  
*Southampton, janvier 2009*

---